

L'ÉCOLE ET SON QUARTIER

Plutôt ville ou campagne? Et en ville, plutôt centre ou périphérie? "Être né quelque part", chantait Maxime LE FORESTIER. Les écoles aussi sont "nées quelque part". Et leur implantation n'est ni neutre, ni indifférente. Pour plus d'une raison et autant d'effets.

In illo tempore, les fondateurs ont choisi un lieu qui correspondait à leur projet, souvent lié à la population scolaire qu'ils accueillait. Depuis, le temps a fait son œuvre. L'espace aussi. Il s'est métamorphosé. L'environnement de l'école a évolué. L'habitat aux alentours et ses habitants également.

Empreints de cette histoire et de leur rapport à leur milieu, les établissements scolaires d'aujourd'hui nouent des relations plus ou moins nourries avec leurs voisins immédiats ou plus lointains.

Les angles de vue ne manquent pas pour analyser les liens que l'école tisse avec son quartier. Sans prétendre à l'exhaustivité, ce dossier en évoque quelques-uns... ■

FRANÇOIS TEFNIN

ENJEUX

ÉCOLE-QUARTIER:
GÉRER LA DISTANCE

EXEMPLES

QUAND LES PETITS S'EN MÊLENT...

PAS SEULEMENT DES DEVOIRS...

UNE "BULLE D'OXYGÈNE"

QUAND ÉCOLE ET POLICE FONT
BON MÉNAGE

"LES ÉTUDIANTS SONT ICI CHEZ EUX!"

ANALYSES

CHOISIR UNE ÉCOLE

ÉCOLE-PAROISSE:
UN LIEN À ACTUALISER

LES CONDITIONS D'UNE RÉUSSITE

EN GUISE DE CONCLUSION...

enjeux

ÉCOLE-QUARTIER: GÉRER LA DISTANCE

L'école n'est pas une bulle, suspendue dans l'air pur à l'abri du monde. Elle est dans le monde. Dans un monde dont les contours les plus proches sont ceux du quartier. Comment s'y inscrit-elle, et doit-elle totalement y demeurer?

L'identité d'une école est le plus souvent associée au nom d'un personnage de référence (généralement un saint, dans l'enseignement catholique) et à sa localisation. Cette dénomination et cette implantation sont le fruit d'une histoire à chaque fois singulière. Celle, tout d'abord, des fondateurs de l'établissement qui, dans des circonstances historiques bien précises, ont construit un projet qui se voulait à la rencontre de leurs intentions pédagogiques et éducatives, d'une part, et d'un public auquel ils le destinaient, d'autre part.

La dimension spatiale de ce projet, principalement liée à sa localisation, n'était pas – et n'est toujours pas aujourd'hui – accessoire. Le lieu, riche de toutes ses caractéristiques, mais aussi original par ses manques, influence peu ou prou la réalisation du projet et les efforts que doivent consentir ses acteurs pour le réaliser. Parmi ces caractéristiques, la composition du public scolaire de chaque établissement constitue un aspect des plus "situés" géographiquement, socialement, économiquement... comme nous le rappellent les débats récents sur les différentes versions des décrets "inscriptions". Lien fort dans l'enseignement fondamental, le voisinage du domicile et de l'école se fait plus lâche au secondaire, pour se réduire à la portion congrue au supérieur.

ENTREZ, C'EST OUVERT...

Pour un élève, la mitoyenneté de sa maison et de son école ne dit encore rien de la proximité psychologique et sociale qu'il peut éprouver vis-à-vis

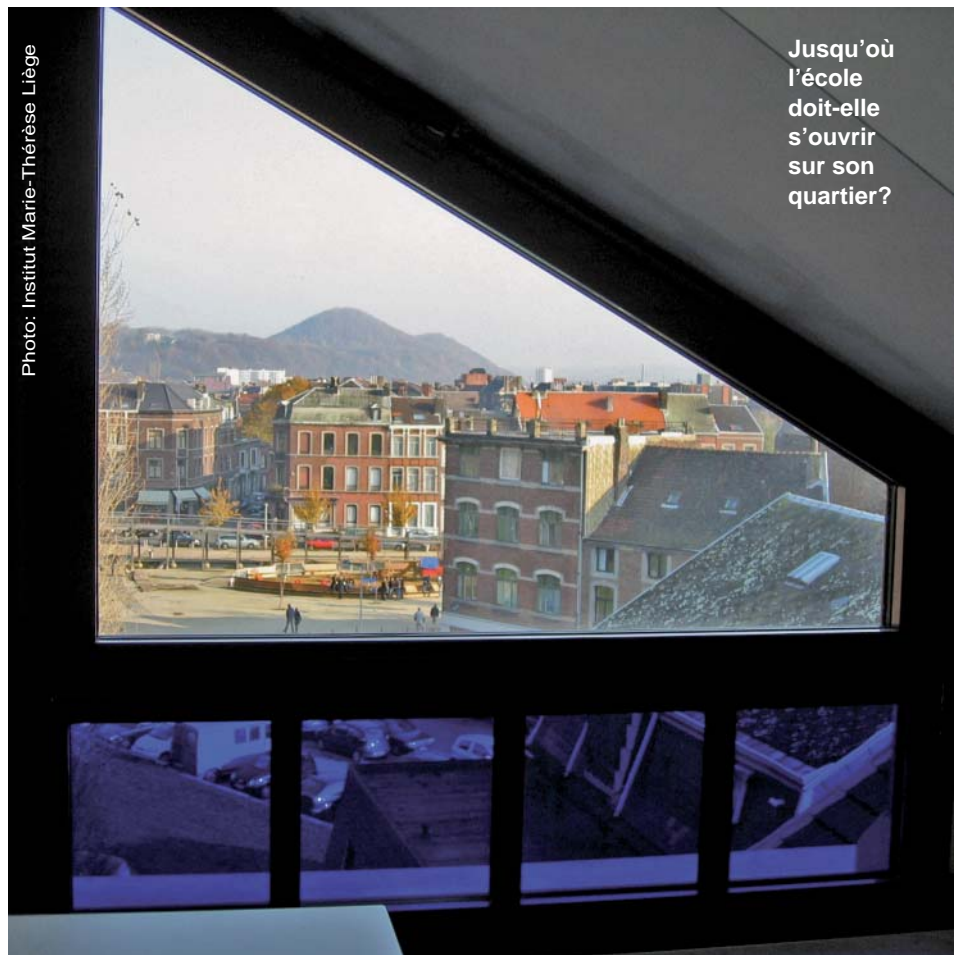
de l'apprentissage scolaire, ni vis-à-vis de ceux qui l'orchestrent ou de ceux qui y participent avec lui. Quand le sentiment d'étrangeté – souvent socialement déterminé – prime sur celui de familiarité, le travail des enseignants et le métier d'élève deviennent plus difficiles, au point de justifier des moyens supplémentaires pour réduire les inégalités d'accès au savoir. L'affectation d'un indice socio-économique aux établissements en fonction de la composition de leur public illustre cette différenciation. Pour combler la "distance" entre l'école et les familles, les équipes éducatives imaginent moult stratégies pour "faire venir" les parents (et les enfants!): de fêtes diverses en petits-déjeuners des mamans, les initiatives se multiplient pour favoriser le contact.

Dans le sens opposé, l'école ne se prive pas de sortir de ses murs pour partir à la découverte du quartier. Au point d'en faire un objet d'étude ou

d'éveil, parfois même intégré dans les injonctions d'un programme. C'est non seulement le milieu physique qui est alors l'objet de toutes les attentions, mais cela peut être aussi telle association, telle maison de repos, telle bibliothèque, tel centre culturel... Les objectifs pédagogiques déclarés de cette "étude du milieu" font référence à une plus significative recherche de sens, garante aux yeux de ses promoteurs d'une motivation accrue des apprenants. On le voit, la recherche d'une certaine connivence est conçue comme une condition de réussite de l'entreprise éducative, dont certaines finalités ne se réalisent qu'au contact d'une réalité "concrète" ou de "vrais" gens. Le plus souvent, d'ailleurs, au plus grand profit des deux partenaires.

ALLER VOIR PLUS LOIN

Pourtant, la question se pose: jusqu'où faut-il se rapprocher? En-



tendons-nous bien: il n'est pas ici question de liquider d'un trait les intentions et les engagements des enseignants qui se mobilisent dans de telles pratiques, ni de contester un certain nombre de résultats obtenus auprès des élèves par ces pédagogies. À côté des retombées positives d'un rapport soutenu entre l'école et son contexte, on se doit cependant d'interroger aussi d'autres effets, ou plus exactement, absences d'effets.

Comme l'étymologie nous le rappelle justement, éduquer, c'est notamment "sortir de", c'est se confronter à l'inconnu, au différent, à l'autre. Un autre d'aujourd'hui, mais également d'hier, à travers la découverte de textes, de traditions ou de savoirs qui nous ont été transmis par ceux qui nous ont précédés.

On aperçoit, dès lors, que si la fréquentation du "proche" que peut représenter le quartier constitue un facteur d'intégration, d'assurance, de confiance en soi dans un environ-

nement connu et de mieux en mieux connu, une véritable émancipation passe obligatoirement et complémentarément par une confrontation à la dissemblance, à la divergence, voire à la séparation. La recherche du même – *a fortiori* quand celui-ci s'assimile à un environnement plongé dans la grisaille – ne représente pas la meilleure voie vers l'émergence de "*citoyens responsables, capables de contribuer au développement d'une société démocratique, solidaire, pluraliste et ouverte aux autres cultures*".

SORTIR DES SENTIERS BATTUS

Au-delà du proche, l'accès à la différence peut emprunter mille chemins. Mais ceux-ci supposent de pouvoir s'abstraire de la sécurité de l'entre nous pour se mesurer à des personnes, à des connaissances, à des modes de raisonnement qui nous "déroutent" – qui nous font sortir des sentiers balisés par notre his-

toire personnelle et sociale – et nous donnent accès à des figures jusque là ignorées, à des savoirs inconnus, à la pensée abstraite.

Ce n'est que par ce détour que nous accéderons au statut d'adulte, capable aussi de pratiquer l'altérité par rapport aux jeunes que, si telle est notre vocation, nous sommes en charge d'instruire et d'éduquer. Peut-être comme enseignant. Ou encore, comme parent. Dans ce dernier cas, nous pourrions même nous engager dans l'association qui les regroupe au sein de l'école de nos enfants, en ayant saisi l'importance d'y siéger, non en représentant syndical de notre progéniture, mais en y exerçant un rôle soustrait aux tentations du singulier et ouvert aux préoccupations de l'intérêt collectif et de l'universel. ■

FRANÇOIS TEFNIN

1. Cf. l'article 6 du décret "Missions" du 24 juillet 1997.

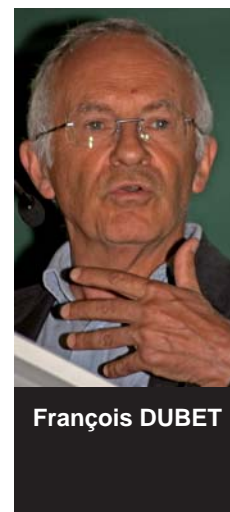
TOUS LES QUARTIERS NE SONT PAS ÉGAUX...

"Dans les quartiers populaires, l'édifice de notre collège unique se fissure dans ses fondements affichés d'égalité et d'excellence. Il produit de la souffrance, non seulement pour ses élèves les plus fragiles – qui vont graduellement avoir le sentiment qu'il ne sert à rien de rentrer dans la course puisqu'elle est perdue d'avance –, mais également pour leurs enseignants, parfois impuissants face à des missions qu'ils perçoivent comme de plus en plus difficiles.

Au final, ce sont des dizaines de milliers de collégiens qui finissent par perdre pied, n'arrivant plus à suivre les cours, ne comprenant pas ce que leurs enseignants attendent d'eux en termes d'apprentissages, se décourageant jusqu'à, parfois, décrocher. Le bilan final pour notre système scolaire est accablant: chaque année, 150.000 jeunes quittent l'école sans diplôme, soit un jeune sur cinq.

Nous ne sauverons pas le collège unique si nous n'avons pas le courage politique de nous attaquer à la contradiction dans laquelle il se trouve aujourd'hui: celui d'être à la fois un lieu d'accueil pour tous les publics, avec une grande hétérogénéité sociale et scolaire, et un lieu de sélection chargé de faire émerger une élite, qui suivra ensuite les meilleures filières du lycée et de l'enseignement supérieur. Un lieu où chaque enfant est censé trouver sa place, mais où il fait l'expérience de la compétition".

François DUBET et Christophe PARIS, "Il faut avoir le courage de réinventer le collège unique" in *Le Monde*, 17.09.2009.



François DUBET

exemples

QUAND
LES PETITS
S'EN MÊLENT...

Pas de conflit des générations à Ochain, bien au contraire: les plus jeunes participent à la vie des plus âgés, dans le cadre d'une collaboration épanouissante entre une petite école fondamentale et une maison de repos...

Ochain est un petit village tranquille de la commune de Clavier, dans la province de Liège. L'école fondamentale libre y accueille trois classes de maternelle et trois de primaire, une centaine d'élèves au total. Un peu plus loin dans la même rue, un château a été transformé en maison de repos. Et entre les deux, il y a plus qu'un simple lien de voisinage. "Depuis quelques années, raconte **Dany HENRY**, la directrice de l'école, nous organisons des activités en collaboration avec la maison de repos, notamment lors de la Saint-Nicolas ou de la fête de Pâques. Les pensionnaires du home préparent alors eux-mêmes des activités pour les enfants, notamment une chasse aux œufs dans le parc du château".

Mais si le cœur y était, ce n'était pas suffisant aux yeux des éducateurs du home et de la directrice d'école. "Cette année, poursuit-elle, nous avons développé un autre projet. Dorénavant, une classe se rendra un après-midi par mois au château pour participer à une animation. Le premier a eu lieu en octobre dernier. Les personnes âgées avaient préparé des lectures à faire aux enfants qui, eux, leur avaient proposé des mots croisés. Ces rendez-vous mensuels seront autant d'occasions d'échanger, de discuter... Mais ce n'est pas tout. Les maternelles préparent aussi un spectacle pour la fête des grands-parents. Les grands de 5^e et 6^e apprennent des chansons d'époque, pour pouvoir les chanter ensuite avec les personnes âgées. Les 3^e et 4^e vont préparer une pièce de théâtre à présenter à la maison de repos. On envisage aussi de leur apprendre des jeux de société ou le mode d'emploi de nouvelles technologies, d'un ordinateur, d'un GSM..."

L'école s'est ainsi mobilisée pour favo-

riser les relations entre les plus jeunes et les plus anciennes générations du village. L'initiatrice de cette tradition à Ochain est d'ailleurs une ancienne institutrice de l'école qui, il y a 10 ans environ, faisait déjà la lecture aux enfants dans sa chambre du home. Depuis son décès, on se contentait des activités prévues pour Pâques et la Saint-Nicolas. "Or, constate **D. HENRY**, les enfants ont des grands-parents plus jeunes, qui travaillent encore, et ils n'ont donc pas de contacts avec des personnes plus âgées. Il est positif de proposer à celles-ci des occupations, qui constituent des formes de délasserment, des raisons de s'activer autour d'un projet, de s'impliquer dans des préparatifs... Jusqu'à présent, les enfants sont ravis, ils réagissent très bien et apprennent beaucoup de leurs aînés. On va maintenant procéder à un débriefing de part et d'autre. Certains réglages sont à faire: par exemple, tous les enfants ne supportent pas d'être pris dans les bras... Mais, d'une manière générale, c'est encourageant pour la suite!" ■ **BG**

PAS SEULEMENT
DES DEVOIRS...

Caroline FAZIUS a été institutrice dans une autre vie. Aujourd'hui, elle travaille à la maison de quartier La Marguerite, qui propose une école de devoirs¹ et diverses activités à destination des enfants du quartier Sainte-Marguerite (sur les hauteurs de Liège), bien connu pour brasser une population aux origines ethniques multiples. Les enfants et les jeunes qui la fréquentent sont notamment scolarisés à l'école Saint-Sépulcre (fondamental et secondaire) et à l'école Saint-François d'Assises (secondaire) toutes proches. Mais comment arrive-t-on dans une école de devoirs, et quel genre de rapports celle-ci entretient-elle avec les écoles qui l'entourent?

"Les jeunes viennent souvent de leur propre initiative, explique **C. FAZIUS**. Ils ont entendu parler de nous par des copains ou par des personnes qui participent à d'autres activités de



École de devoirs et école:
travailler ensemble

la maison de quartier. Les «anciens» se réinscrivent d'une année à l'autre, ou alors ce sont des enseignants qui leur conseillent de venir nous trouver. Une fois les inscriptions effectuées, je me rends dans les écoles concernées en septembre ou octobre pour fournir aux enseignants la liste des enfants qui fréquentent l'école de devoirs. Je discute avec eux du travail que nous menons et des enfants à prendre en charge. J'en profite pour leur proposer de venir voir sur place comment cela se passe et les encourager à participer aux activités organisées par la maison de quartier.

Pour assurer un suivi satisfaisant, nous donnons à chaque enfant que nous accueillons un «cahier de communication», qui reprend les coordonnées de l'ASBL et à l'intérieur duquel nous collons un feuillet expliquant notre fonctionnement. Le cahier est toujours censé se trouver dans les mallettes. Tous les adultes qui entourent le jeune (parents, enseignants, éducateurs, logopèdes, psychologues, etc.) peuvent y laisser des messages, s'ils le souhaitent, à propos de ses facilités ou difficultés scolaires et/ou de comportement. Il est très important pour lui que les personnes qui s'occupent de son éducation soient sur la même longueur d'ondes. Nous avons intérêt à travailler ensemble pour identifier les problèmes et trouver des solutions. Nous allons dans le même sens que les enseignants. Nous veillons, par exemple, à

La Visitation,
une école
fondamentale
qui fait vivre
son quartier.



utiliser la même méthode qu'eux pour l'apprentissage de la lecture". ■ MNL

La Marguerite est actuellement à la recherche de bénévoles pour renforcer l'équipe de l'école de devoirs. Intéressé(e)?

La Marguerite
rue Sainte-Marguerite 362
4000 Liège
Tél./fax: 04/225.04.73

1. Les écoles de devoirs, initiatives volontaires extra-scolaires, luttent pour l'insertion et la promotion sociale et culturelle des enfants et des jeunes issus de milieux populaires. Elles visent à développer des actions éducatives, pédagogiques, sociales et culturelles destinées à apporter des réponses réelles aux causes de l'échec scolaire et à l'exclusion en général.

UNE "BULLE D'OXYGÈNE"

Une école ouverte sur son quartier, et sur le monde associatif qui l'habite, se sent moins seule pour affronter les difficultés rencontrées par les élèves et leurs familles. Tout bénéfique pour l'épanouissement des enfants, comme on le constate à l'école fondamentale La Visitation de Gilly¹.

"Notre école se situe dans un quartier assez sombre, aux abords de Charleroi, et accueille avant tout une popu-

lation fragilisée", raconte Nancy VERDONC, assistante sociale. Quand elle est arrivée, voici 9 ans, grâce aux périodes D+ dont l'établissement bénéficie, les enseignants étaient épuisés, les élèves à cran. Le directeur, Vincent AVART, et elle ont alors souhaité faire de l'école un lieu d'espoir et de sécurité en l'implantant réellement dans son quartier, en s'intéressant au réseau social de Gilly et des environs, et en multipliant les collaborations.

"Les familles vivent des situations souvent problématiques, qui demandent des interventions de différents types, constate N. VERDONC. J'ai donc rencontré plusieurs associations susceptibles de les aider, afin de mieux connaître leur travail et leurs missions. Avec le temps, nous avons noué de nombreuses collaborations. Nous avons, par exemple, un lien privilégié avec la Maison médicale de Gilly ou avec le Centre de planning familial, qui organisent des animations en classe, pour que les enfants puissent se familiariser avec les services qu'ils proposent. Nous collaborons avec l'hôpital Notre-Dame de Charleroi et son centre de réadaptation. Nous travaillons avec l'ASBL «Faim et froid» pour la gestion d'un jardin communautaire que l'on a implanté sur un terrain à proximité de l'école, et qui était investi par les délinquants. Ce projet permet aux enfants de mettre en pratique ce qu'ils apprennent et mobilise tout le quartier. Des personnes en réinsertion nous ai-

dent à y travailler, ainsi que les parents d'élèves, les voisins..."

Grâce à tous ces contacts, l'équipe se sent moins seule quand il s'agit d'aider les élèves et leurs familles. N. VERDONC se réjouit que La Visitation soit devenue une "bulle d'oxygène" pour les enfants, un lieu de sécurité, où ils ne vivent pas de racket ou d'autres violences. *"Mais, précise-t-elle, il faut rester conscient de la délinquance qui existe autour de nous. On doit rester attentif au profil sociologique du quartier"*.

Revers de la médaille, la population de l'école est de moins en moins hétérogène. *"On vient chez nous parce qu'on sait que l'on prend en charge toute une série de problématiques et que les élèves se sentent bien dans l'école, constate l'assistante sociale. Nous accueillons donc de plus en plus souvent des élèves en difficulté sociale"*. Ce qui n'empêche pas La Visitation de connaître un beau taux de réussite en lien, selon elle, avec tout le travail fourni dans le cadre de ce soutien à la parentalité. *"Si les parents sont aidés, s'ils sont bien reçus à l'école, l'enfant s'épanouit, il respecte davantage les règles des adultes, dont celles des enseignants, qui sont moins épuisés. C'est tout bénéfique pour le travail fourni en classe!"*. ■ BG

1. www.visitation-gilly.be

BRIGITTE GERARD
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

QUAND ÉCOLE ET POLICE FONT BON MÉNAGE

L'école peut-elle collaborer avec la police? Si oui, dans quel contexte, et sous quelles conditions? C'est ce qu'explique **François WEEMAELS**, le commissaire divisionnaire de la zone de police de Bruxelles-Midi pour la commune de Saint-Gilles.

"Les relations entre la police et les écoles se jouent selon différents types d'interventions: urgentes, en cas de flagrant délit, de plus longue haleine ou de prévention", précise Fr. WEEMAELS, qui était aussi auparavant responsable du service de la jeunesse de Forest et de Saint-Gilles et collaborait alors régulièrement avec les écoles de ces quartiers. À Saint-Gilles, les écoles peuvent s'adresser au Commissariat central dans le cadre de collaborations spécifiques, ou directement à l'un des trois commissariats de quartier, en cas d'intervention ponctuelle.

"Il arrive qu'on développe des collaborations avec les écoles sur du long terme, précise le commissaire. En ce qui concerne les problèmes liés à la drogue, par exemple, il peut y avoir des enquêtes à grande échelle, si une école fait appel à nos services. On examine alors la situation en partenariat avec la direction... On ne débarque pas dans les écoles comme ça! On définit d'abord la demande, pour déterminer ensuite la riposte à mettre en place. Il y a tout un travail d'examen préalable, au cours duquel on doit s'attarder sur les sensibilités spécifiques de l'école concernée. Toutes les situations sont différentes. Il faut tenir compte de la sensibilité du quartier, de la psychologie des élèves, de la situation des parents... Ce n'est qu'ensuite qu'on entrevoit ce que l'on peut mettre en place. Pour un problème de drogue, on vient en observation dans l'établissement, en civil, en avisant toujours la direction, avant d'interpeler l'un ou l'autre élève. Toute cette procédure

peut prendre un certain temps".

Même si, pour Fr. WEEMAELS, l'école doit rester un lieu privilégié pour les élèves et laisser le plus possible les problématiques extérieures à sa porte, il accorde une grande importance au multi-partenariat et à la multi-culturalité. "C'est, bien sûr, quand l'école perd pied qu'elle s'adresse à nous et qu'on intervient, explique-t-il. Finalement, dans la société actuelle, on ne peut plus se débrouiller seul. L'important est d'avoir des contacts permanents avec les interlocuteurs. Les discussions entre directions et police sont dès lors très importantes".

Mais comment les élèves considèrent-ils ces policiers qui entrent dans leur école? "Pour eux, on représente l'autorité, au même titre que les éducateurs de l'école. Les ados surtout se méfient, on les dérange, mais cela renvoie à une problématique plus large de respect de l'autorité. Il y a des règles à respecter, mais il faut aussi faire preuve de pédagogie... Même si une situation est très conflictuelle, s'il y a dialogue, on a toujours une chance de s'en sortir. Cela m'arrive encore d'aller à la rencontre des jeunes dans les quartiers, mais en cas de problème, je laisse préalablement les équipes sociales s'en charger. Il faut d'abord aller au-devant des jeunes, et si cela ne suffit pas, la police peut intervenir. Il en va de même pour les écoles. J'ai de bonnes relations avec elles, mais si je ne les entends pas, tant mieux, c'est que tout va bien!" ■

BRIGITTE GERARD

CHOISIR UNE ÉCOLE

L'école du quartier? Du village? Une école ailleurs? Dans le choix d'une école fondamentale, la proximité géographique constitue généralement le critère déterminant: on inscrit son enfant de préférence près de chez soi (ou de chez les grands-parents, ou de son lieu de travail).

Quand arrive l'âge du premier envol, cette proximité cède le pas à d'autres: proximité sociale, intellectuelle, idéologique... On nourrit ainsi l'espoir de voir son adolescent devenir un adulte semblable à soi-même... À moins qu'on ne le rêve différent: "Je ne veux pas que mon



Photos: François TEFNIN

fils aille dans une école où il n'y a que des Arabes!", déclarent des parents maghrébins qui refusent la fatalité du ghetto. "Je veux que mes enfants aillent à l'école en ville, sinon ils ne rencontreront que des Belges", affirment des parents autochtones installés à la campagne qui tiennent, eux aussi, à élargir les horizons de leur progéniture.

Et si l'essentiel était ce qui se vit à l'intérieur de l'école? ■

ANNE COLLET



ÉCOLE-PAROISSE: UN LIEN À ACTUALISER

Dans l'histoire de l'enseignement catholique, on constate que les liens entre écoles (fondamentales, surtout) et paroisses étaient généralement étroits, d'autant plus quand ces dernières étaient à l'origine de la création des établissements scolaires. Mais aujourd'hui, la paroisse, comme l'école, s'inscrit dans un ensemble plus vaste: l'unité pastorale pour les communautés paroissiales, l'entité pour les écoles fondamentales. Ce changement d'échelle, qui n'est pas que géographique, risque d'entraîner la disparition des liens, faits de proximité et de rapports personnels, entre écoles et communautés chrétiennes.

Plusieurs types de liens entre écoles et paroisses semblent subsister actuellement. La propriété du terrain, des bâtiments, les apports ou aides financières, l'usage de locaux ou de moyens techniques sont l'occasion de relations entre école et paroisse. Mais, contrairement à une idée reçue, ces relations de dépendance, patrimoniale ou financière, ne

concernent qu'une petite partie des écoles. Les rencontres, la mise en commun de ressources humaines (accompagnement spirituel des enseignants par un membre de la paroisse ou engagement d'un membre du PO ou du personnel dans la vie paroissiale pour une mission précise) sont des modalités des relations personnelles qui contribuent largement à tisser des liens entre écoles et paroisses. Entre elles, deux préoccupations sont communes: l'exposé de la religion catholique et la proposition de la foi. Une collaboration est souhaitable entre les deux lieux, mais selon des modalités qui doivent respecter la mission propre à chacun. Il reste du chemin à faire dans ce domaine pour éviter toute confusion entre catéchèse et cours de religion.

Jusqu'il y a peu, les relations entre l'école et la paroisse allaient de soi. Aujourd'hui, il s'avère indispensable d'institutionnaliser une présence mutuelle dans les différentes instances de concertation et de décision des deux partenaires. On peut déjà se réjouir qu'une personne de référence soit souvent mandatée dans les instances de l'autre. ■

MARCEL VILLERS

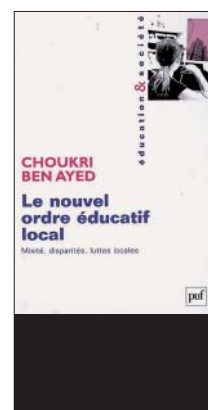
LES CONDITIONS D'UNE RÉUSSITE

Dans un ouvrage récent¹, **Choukri BEN AYED** analyse le système éducatif français à partir de l'échelle locale. Depuis plusieurs années, le concept de territoire s'est imposé dans le champ éducatif: on se souvient de la création des zones prioritaires d'éducation. Cette notion a paradoxalement amené des normes plus complexes de régulation et de pilotage du système éducatif. Cette transformation s'est accompagnée, selon le chercheur, d'un discours compassionnel à l'égard des démunis. Le sociologue estime qu'on est passé d'une conception où l'échec scolaire était imputable à l'École à une autre où il est attribué plutôt aux élèves et à leurs caractéristiques.

La disqualification scolaire devient la conséquence de désavantages locaux liés à la culture des populations. Cette vision externalise les raisons de l'échec et met au second plan la responsabilité de l'institution scolaire.

Pour aller plus loin dans cette approche, **BEN AYED** analyse la situation d'un département français – La Loire – en "sur-réussite" scolaire dans les épreuves nationales de sixième (entrée au collège). Les bonnes performances des élèves se trouvant dans les réseaux prioritaires d'éducation expliquent ce résultat positif. Son étude se penche sur les facteurs démographiques, économiques, historiques et politiques justifiant cette situation. Elle montre, entre autres, comment l'histoire sociale a permis l'instauration de solidarités familiales dépassant notamment les clivages de l'immigration. Cela a favorisé une plus grande mixité des quartiers, et donc de la population des écoles. Cette dynamique locale est complexe, historiquement et géographiquement déterminée. Aucun des facteurs étudiés ne peut rendre compte, à lui seul, de la réussite de ce département. Produit d'une pluralité de phénomènes imbriqués, cette sur-réussite est également d'une grande fragilité. Cependant, si le lieu de scolarisation peut affecter le parcours scolaire, l'origine sociale des élèves reste le facteur le plus déterminant: dans aucun territoire étudié, les effets de l'origine sociale ne sont éradiqués par le lieu de scolarisation. ■

ANNE LEBLANC



1. Choukri BEN AYED, *Le nouvel ordre éducatif local. Mixité, disparités, luttes locales*, Presses Universitaires de France, Paris, mars 2009.

exemples

"LES ÉTUDIANTS SONT ICI CHEZ EUX!"



Photo: Brigitte GERARD

Les étudiants de l'enseignement supérieur entretiennent-ils, eux aussi, un lien étroit avec le quartier de leur Haute École? Entre deux heures de cours, pas question, en tout cas, de courir à Outsiplou pour manger un morceau ou faire des photocopies...

Sur le site de l'UCL à Woluwe-Saint-Lambert, les étudiants de l'EPHEC et de la Haute École Léonard de Vinci ont leurs habitudes. Bien obligés: ils y passent les trois-quarts de leur temps! Qui ne connaît pas, par exemple, *The Manhattan*, taverne à la déco hétéroclite, qui voit défiler les étudiants à toute heure du jour... et de la nuit? "Ici, raconte son gérant **Zorsu TAYFUN**, pas de costard, on s'habille cool et le service se fait à l'aise. Les étudiants viennent boire un verre, mais aussi se restaurer,

préparer des travaux de groupe... Ils sont ici chez eux!".

Entre deux cours, on a parfois juste le temps d'avaler un sandwich... Le *Eat mie*, un snack bondé à midi, propose une carte variée et originale. "On est à l'écoute des jeunes, explique **Vincent**, le gérant. S'ils nous demandent un sandwich qu'on n'a pas l'habitude de préparer, pas de souci, on le met à la carte, et il peut devenir ensuite un incontournable! On s'adapte à notre public, notamment au niveau des congés: inutile d'ouvrir pendant les vacances scolaires, il n'y a quasi personne!"

Des commerçants qui s'adaptent, des étudiants qui se choisissent un univers et des repères, chacun trouve sa place sur le campus... ■

BRIGITTE GERARD

En guise de conclusion...

"**M**ais il y a une autre ville à faire exister. (...) Une ville qui ne trie pas, qui ne classe pas, qui n'organise pas, qui n'assigne pas à résidence, qui ne passe pas son temps à demander ses papiers aux gens. Une ville étrange. Une «espèce de ville» dans la ville qu'il nous faut faire découvrir à nos élèves. «Une espèce de ville», comme dit Lewis CARROLL dans *Alice au pays des merveilles*, où il y a des «espèces de gens», des gens bizarres, qui ne font jamais vraiment ce qu'on attend d'eux. Une ville avec des «espèces d'espaces», où l'on peut s'égarer sans trop s'inquiéter, une ville avec des «espèces de rues», un peu mal faites, pas vraiment droites, où l'on peut se cacher, s'amuser à disparaître dans un renforcement et réapparaître un peu plus loin dans un rai de lumière. (...)

Dans ces villes, les choses n'obéissent pas toujours à la logique des catalogues de voyage. Il y a des trous entre le trottoir et la chaussée, il y a des escaliers qui branlent un peu, il y a des palissades avec des affiches déchirées. Il y a des lieux pour rêver, des lieux pour penser, des lieux pour écrire, pour s'écrire dans la ville. Dans cette ville que nous avons à faire découvrir aux élèves, il y a des choses étranges, et pour tout dire, dans cette ville-là, qui est déjà présente sous nos yeux, tout est étrange. Pourvu qu'on sache avec eux regarder, pourvu qu'on ait envie de lire la ville, d'y discerner les traces des hommes pour mieux y laisser les siennes.

Mais en fait, vous l'avez bien compris, cette espèce de ville est la seule ville qui existe vraiment, fort heureusement. Pourvu que des hommes et des femmes sachent y accompagner l'enfant, y être surpris avec lui à chaque pas, regarder à chaque instant la présence de l'homme dans sa complexité. Cette ville existera si nous apprenons à nos élèves à y repérer l'imprévu, non pas pour l'éradiquer mais pour l'observer d'un œil curieux, avec ce mélange de naïveté et de sérieux que certains nomment la poésie. Cette ville-là existera pourvu que tous les chemins n'y soient pas tracés à l'avance, pourvu que l'on puisse s'interroger à chaque coin de rue, au milieu des places et des avenues, fussent-elles rectilignes et perpendiculaires, sur la direction à prendre.

Souvenez-vous d'*Alice au pays des merveilles*: «S'il te plaît, demanda Alice, dans quelle direction dois-je aller?» Et le chat de répondre: «Cela dépend de là où tu veux aller». Car au fond, dans cette «espèce de ville», à l'insu des grands inquisiteurs et des grands architectes, à l'insu des gestionnaires de réseaux et des conservateurs de musées, il suffit peut-être qu'il y ait quelques chats comme dans *Alice au pays des merveilles*... et quelques pédagogues. Les enfants pourront alors y découvrir que la ville, au carrefour de l'espace et du temps, est à la fois construction de l'humanité et, pour chacun d'eux, occasion de construction de son humanité". ■

Philippe MEIRIEU, *Apprendre de la ville: à l'intersection de l'espace et du temps*, rencontre nationale des classes de ville, Paris, 30 mai 2001.